L'ICONOGRAPHIE EMBLÉMATIQUE DES CINQ PLAIES DE JÉSUS-CHRIST

LE JARDIN DU CHRIST VULNÉRÉ



En suivant tout à la fois la trame des récits évangéliques de la Passion de Jésus et les inspirations de son propre cœur, le peuple d'autrefois a consacré au symbolisme du supplice divin plusieurs plantes, soit parce qu'il les trouvait nommément désignées en ces récits, soit parce qu'il les estimait propres à lui rappeler expressivement les souffrances de son Sauveur.

Nous verrons dans le *Floraire* général comment les branches de l'olivier, des palmiers, des lauriers, du buis — qu'on appela jadis en France l'*Hosanne* parce qu'on en portait les branches à la procession du dimanche des Rameaux où l'on chante *l'Hosanna pium* — comment, dis-je, ces verdures symbolisèrent le triomphe de Jésus à son entrée dans la ville où ses pères avaient régné ; arrêtons-nous seulement ici au récit que fit saint Matthieu des dernières heures de Jésus et aux plantes qui leur furent consacrées[1].

I. — LE MILLEPERTUIS ET LES VERGES

Le texte précité nous dit que Pilate ordonna que Jésus fut battu de verges avant d'être livré aux Juifs pour être crucifié, et les autres évangélistes nous confirment qu'il fut flagellé.

Ce cruel traitement que le Suaire de Turin nous indique comme ayant été littéralement atroce a toujours beaucoup frappé l'esprit des chrétiens de tous pays ; mais au XIVe siècle et surtout au XVe, « une imagination insatiable, dit le maitre Émile Mâle, s'appliqua à toutes les circonstances de la Passion[2] ». Ce fut le temps où l'auteur de l'*Orologe de la Passion*, Jean Quantin, décrivait la Flagellation avec une telle outrance qu'on aurait pu dire avec Tauler que, sur le corps divin, « le sang et la chair s'écoulaient[3] », le temps où Olivier Maillart osait préciser le nombre de blessures que Jésus reçut alors et qui aurait été, disait-il, de cinq mille quatre cent soixante-quinze[4] (!), le temps, aussi, où les enlumineurs et les graveurs sur bois représentèrent le Christ à la colonne littéralement criblé de plaies sur tout le corps, « de la plante des pieds au sommet de la tête », dit un texte sacré.

Broussolle a reproduit une de ces miniatures du XIVe siècle de la Bibliothèque Nationale de Paris[5], et Mâle une gravure sur bois du XVIe siècle du même dépôt[6].

---

[1] Saint Matthieu, *Évangile,* XXVI-XXVII.
[2] Émile Mâle, L'art religieux de la fin du Moyen-Âge en France, p. 89.
[3] Tauler, Exercitatio super Vita et Passione Sâlvatoris nostri, cap. XXIV.
[4] Olivier Maillart, Hist. de la Passion (1493) et voir aussi, Passio domini nostri Jesu Xri a reverendo p. Oliverii Maillart Parisius declamata, Jehan Petit, s. d. (1513).
[5] Abbé Broussolle, *Le Christ de la Légende dorée,* p. 254.
[6] Cabinet des Estampes. B. N. — Mâle, *op. cit.* p. 110.

Pour évoquer la torture de cette effrayante flagellation, les artistes représentèrent allégoriquement des faisceaux de verges que l'on devine dures et flexibles, et des fouets impressionnants que des anges tiennent aux voûtes ou aux frises de si nombreuses églises d'alors, comme à Langeac, à Trèves, et dans cent autres lieux ; et nous les retrouvons dans tous les trophées de la Passion figurés partout (Fig. IV). Par ailleurs, le peuple des campagnes, le premier sans doute, pour évoquer à son gré le pauvre Sauveur déchiré de plaies en toute sa chair, choisit une humble et précieuse plante que, vers 1900 et depuis encore, j'entendis appeler en Vendée, « l'herbe de la Flagellation », le *Millepertuis*.

Deux raisons ont déterminé ce choix : la première est que, seule parmi les plantes originaires de notre pays, le Millepertuis[1] — et c'est de là que vient son nom — porte des feuilles qui sont criblées de nombreux petits trous, (on disait autrefois des « pertuis ») (Fig. I), et la seconde est que le Millepertuis est une des plantes les meilleures pour la médication des blessures saignantes, et tous les vieux livres de médecine vantent avec raison le baume fait avec ses feuilles et ses fleurs macérées dans l'huile, et aussi le vulnéraire obtenu par leur infusion dans de bon vin[2].

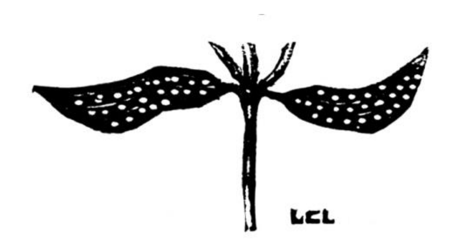


Fig. I. — Grandes feuilles de Millepertuis.
Forêt de Fontainebleau, 1932.

II. — LA FRAISE ET LE FRAISIER

Les propriétés médicinales du *Fraisier* et de son *fruit* sont à rapprocher de celles du millepertuis, bien qu'elles aient toujours été tenues en moindre faveur. Elles peuvent cependant expliquer son entrée dans la Flore du Christ vulnéré.

Matthiolus nous dit en effet que « les feuilles et la racine de cette plante sont fort propres à guérir playes et ulcères, et à restreindre toutes coquessangues[3] ».

Il semble bien que les enlumineurs qui décorèrent avec tant d'habileté les beaux manuscrits du Moyen-Âge nous ont laissé, dans le grand emploi qu'ils ont fait des représentations du fraisier fruité, un reflet du symbolisme attaché à cette plante. Ils l'ont fait entrer un peu partout, et fort gracieusement, dans leurs œuvres décoratives, mais plus particulièrement, semble-t-il bien, dans les pages consacrées aux fêtes des souffrances du Sauveur et de ses martyrs.

---

[1] L'Hypericum perforatum des botanistes.
[2] Voir notamment, Dr Vergnes, *Le Millepertuis*, in *Voile d'Isis*, t. XXXIV (n° 115), p. 482-485.
[3] Matthiolus, *Commentaires sur Dioscoride*, éd. de 1655, liv. IV, chap. XXXVIII, p. 385.

Un livre d'heures manuscrit du XVe siècle, à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, contient une « descente de croix » accompagnée d'une bande ornée de l'image des diverses plantes parmi lesquelles le Fraisier.

J'ai sous les yeux la reproduction de deux miniatures d'origine allemande publiées par le R. P. Karl Richstaetter : leur ornementation est faite de fraises et de feuilles de fraisier au milieu de palmes stylisées : sur la première, un ange tient, par sa guiche, un bouclier chargé du Cœur blessé et des quatre autres plaies de Jésus (Fig. II) ; sur la seconde, deux anges étendent un voile qui porte le même motif[1] (XVe siècle), (Fig. III).



Fig. II. — Aus einem Stundenbuch. 1470-1480.
D'après le P. K. Richstatter, *op. cit*.



Fig. III. — Einlegebildchen, (XVe siècle), d'après K. Richstaetter, *op. cit*.

[1] Karl Richstatter, S. J. Die Herz-Jesu. Verehrung des deutschen Mittelsalters, p. 406.

Dans l'ouvrage d'Alphonse Labitte[1] nous trouvons la reproduction d'un décor de l'extrême fin du XVe siècle tout fait de branches fleuries et de fruits de fraisier, et le tout entoure le Salut liturgique au Supplicié divin, à la « Victoire salutaire », l'*O salutaris hostia*.

— Dans la très riche collection de l'érudit bibliophile marseillais, M. Pierre Labarre, un livre d'heures du XIVe siècle écrit, croit-on, à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, porte, à la page où commence l'« Office de la Croix », un entourage de branches de fraisier.

— La même collection renferme un autre manuscrit médiéval qui comporte, aussi à l'« Officium de Cruce », une branche de fraisier avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Enfin, voisinant avec le précédent, un livre superbe, exécuté en 1518, pour le mariage de Marguerite de Lévis-Mirepoix avec Miraud de Vériville, porte à la page du vocable « *Missa de Quinque plagis Christi* », une très belle bordure de feuilles, de fleurs et de fruits de fraisier.

Au sujet de ce dernier décor, M. Labarre s'est exprimé ainsi : « Je crois comme vous, que cette décoration de fraises qui orne la Messe des Cinq Plaies du Christ est un décor symbolique. On pourrait, du reste, par d'autres exemples, le prouver[2] ».

On peut donc conclure que si le fraisier n'était pas exclusivement réservé par les arts de la fin du Moyen-Âge pour décorer emblématiquement les pages consacrées aux tortures divines, cette plante était tout au moins, pour cet usage, l'objet d'une préférence marquée de leur part. Et cette préférence s'accorde avec les propriétés médicinales reconnues alors par la pharmacopée usuelle.

La teinte rougeâtre d'inégale intensité dite autrefois « couleur de fraise écrasée », n'évoque-t-elle pas, en même temps que l'aspect d'une chair ensanglantée, ces vieux brocards et ces soies moirées dont sont faits souvent les vêtements rouges qui servaient à l'autel aux solennités du Christ douloureux et de Martyrs ?

II — LES ÉPINES DE LA COURONNE ET LE ROSEAU

Nous savons, notamment, par les études de Rohault de Fleury[3], que la couronne dont Jésus fut coiffé, n'était pas un bandeau de deux ou trois branches entrelacées, entourant sa tête, du front à l'occiput, mais en réalité une sorte de bonnet, de tiare, faite de joncs marins, extrêmement piquants, le *Zizyphus vulgaris*. Au XIIIe siècle, l'évêque Guillaume Durand, de Mende, ne s'y était pas trompé : « La couronne d'épines fut tressée, dit-il, de joncs marins, comme nous l'avons vu dans le trésor

[1] Alphonse Labitte, *Les manuscrits et l'art de les orner*, Paris, Menais, 1803, f° 322.
[2] *Lettre à l'auteur*, 31 juillet 1924.
[3] Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion*, Paris, Lessort, 1870, passim.

du roi de France, joncs dont les pointes ne sont ni moins dures ni moins aigues que des épines[1] ».

Les artistes qui, peu après Durand et depuis lors, représentèrent le Sauveur couronné ne furent pas si bien fixés que le bon évêque, et figurèrent une torsade de deux ou trois brins épineux d'arbustes occidentaux ; elle a parfois l'aspect d'une simple tresse comme au front du Christ de Gérini, à Sainte-Croix de Florence ; les artistes allemands, au contraire, tel Grünewald[2], font de la couronne un véritable buisson de ronces disposé en « nid de pie » renversé.

Et c'est en accord avec ces œuvres d'art, sinon avant même que les arts, qui ne l'ont guère fait avant le XIIIe siècle, aient représenté le Christ avec des épines au chef, que les chrétiens de tous rangs trouvèrent une évocation toute naturelle du douloureux diadème dans les tiges hostiles de l'*aubépine* et de la *ronce*, de l'*églantine* et du *rosier* qu'ils voyaient tous les jours. J'ai vu dans une humble demeure des environs de Châteauneuf-sur-Sarthe (Maine-et-Loire) une couronne faite de deux brins d'aubépine tressés, fixée au chevet du lit et servant de cadre au crucifix.

Dans la parodie de couronnement royal que la valetaille de Pilate fit subir au Sauveur, un *roseau* remplaça le sceptre souverain et fut placé dans sa main droite, dit saint Matthieu[3]. Ce roseau, nous le retrouvons sur de nombreux documents d'art de toutes époques, soit sous la forme d'une verge quelconque, soit sous celle des roseaux de nos rivières et de nos marais.

IV. — L'HYSOPE ET L'ÉPONGE

Mais voilà que la Victime pend à son gibet, clouée par les quatre membres. Son sang qui a déjà coulé des blessures de la flagellation bouillonne à flots, maintenant, hors des quatre trous faits à ses mains, à ses pieds, par les clous ; sa vie s'épuise à mesure que ses veines se vident, son corps est secoué de spasmes d'agonie, et de ses lèvres enfiévrées une plainte s'échappe : « J'ai soif ». Et les soldats qui le gardaient prirent une éponge et la fixèrent au bout d'une tige d'hysope, la trempèrent dans un vase plein de vinaigre et l'approchèrent de sa bouche. « Et quand Jésus eût pris le vinaigre, il dit : « Tout est consommé », et il rendit l'esprit[4] ».

Voilà comment deux humbles végétaux entrèrent historiquement, au moment le plus tragique, dans l'emblématique future du sacrifice divin.

Humble végétal issu du fond des eaux marines qui purifient toutes choses, l'Éponge qui sert aux quotidiens nettoyages de la vie courante, et l'Hysope que la

[1] Durand de Mende, *Rational des divins Offices*, liv. VI, chap. LXXVII, 17.
[2] Grünewald, Crucifixion au Musée de Karlsruhe, XVe s.
[3] Saint Matthieu, *Évangile*, XXVII, 27-31.
[4] Saint Jean, *Évangile*, XIX, 28-30.

Loi mosaïque utilisait dans les rites de purification, notamment, dans ceux qui concernaient la lèpre des hommes[1] et celle des maisons[2], les ensevelisseurs[3] et la vache rousse des sacrifices[4], l'Hysope, dont le nom vient sur les lèvres de la liturgie chrétienne quand elle chante après David : *Asperges me hyssopo et mundabor*… « Aspergez- moi avec l'hysope et je serai purifié[5] ». Et l'éponge et l'hysope furent les deux derniers objets qui touchèrent, alors qu'il vivait encore, le Purificateur suprême dont Jean le Baptiseur avait dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde[6] ».

Et voilà pourquoi l'Éponge et la tige d'Hysope figurent dans tous les trophées et les « Arma Christi », dans les figures de l'Étimacia symbolique, dans les représentations mystiques du Jugement dernier (Fig. IV).

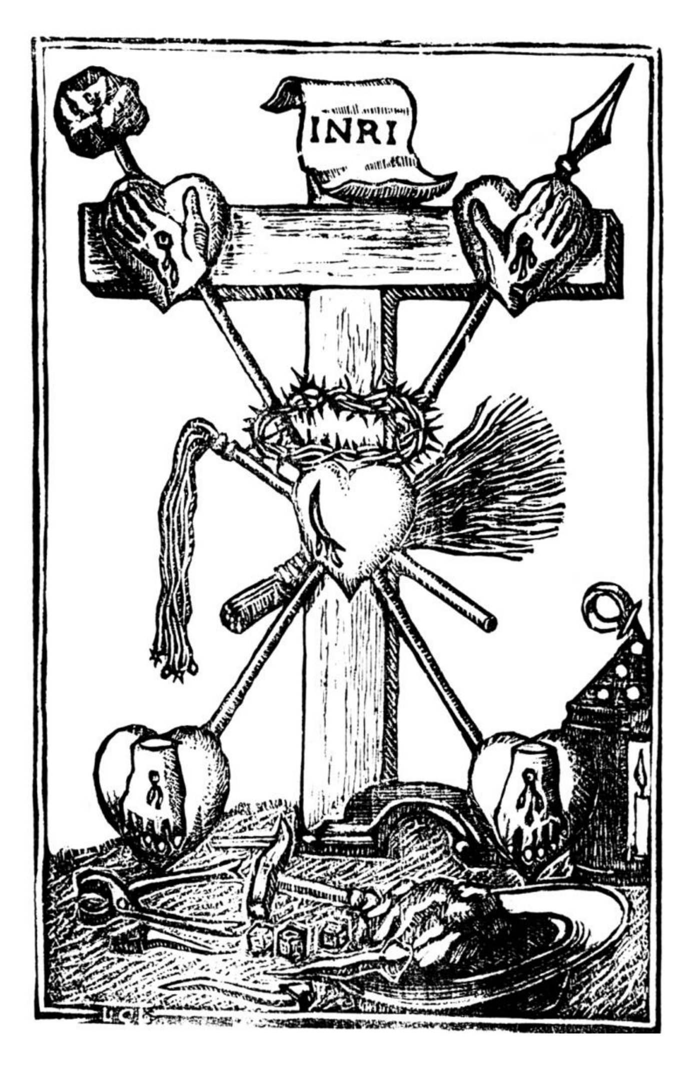


Fig. IV. — Gravure de la fin du XVI[e] siècle ou du XVII[e]. D'après un cuivre gravé du monastère des Capucins d'Alost (Belgique). On y voit, notamment, l'éponge et la tige qui la porte, les verges et la couronne d'épines.

---

[1] Le Livre du Lévitique, XIV, 2-8.
[2] *Ibid*. XIV, 40-53.
[3] Le Livre des Nombre, XIX, 18.
[4] *Ibid*. XIX, 6.
[5] David, *Psaumes*, L, I (Vulgate L).
[6] Saint Jean, *Évangile*, I, 29.

V. — LE COQUELICOT

Depuis les premières prédications qui montrèrent au peuple, à la lueur des récits évangéliques, le Sauveur déchiré de toutes parts par ses bourreaux, les Chrétiens, contemplant en esprit, après ces récits, leur Sauveur accroché au bois de son supplice, ne purent se le représenter que tout inondé du sang qui sortit des piqûres de sa couronne, des déchirures de la flagellation rouvertes par l'arrachement de sa robe, des trous éclatés des clous, du coup de lance qui fendit son cœur au fond de sa poitrine. Et le corps tout rouge du Sacrifié, levé entre terre et ciel, par la tige de la croix, leur apparut comme la Fleur empourprée que la Terre tendait au Ciel dans un geste suprême de repentir, d'amour et d'espérance.

Et quand, sortis de leur prière, les fidèles suivaient les sentiers campagnards, les fleurs rouges, toutes rouges, écloses dans les verdures, leur apparurent comme autant d'images lointaines de la Fleur rédemptrice épanouie dans l'écarlate et la pourpre de son sacrifice. Fleur, le Christ l'était pour les doctes eux-mêmes ; saint Jérôme n'a-t-il pas écrit, vers la fin du IVe siècle, « Notre Fleur a fait mourir la Mort ; et elle n'est morte elle-même, cette Fleur, qu'afin de détruire la Mort par la sienne[1] ».

Et sur les lèvres de ceux qui savaient, venaient d'eux-mêmes errer les versets bibliques que, par un même amour pour leur Sauveur, ils attachaient également au Corail, au sang du Murex, à l'Hématite, à la Cornaline, au Rubis, à l'Escarboucle précieux : Dans la Genèse, le Messie « lave son vêtement dans le sang de la grappe[2] », dans Isaïe il « foule le pressoir de Bosra » et en sort tout empourpré[3] ; dans l'Apocalypse, il apparaît comme un cavalier couvert d'un manteau teint de sang, et chevauchant un cheval blanc[4], etc.

Avant la rose, sans doute, en nos pays occidentaux, le Pavot des champs, le Coquelicot dut apparaître le premier comme une parfaite évocation de Celui que les saints Livres nous montrent vêtu de rouge ; c'est probablement pourquoi nous le trouvons souvent dans l'art sculptural de France[5]. La forme de cette fleur n'est-elle pas un peu celle d'une robe, et sa couleur du plus beau rouge ? Aussi semble-t-il qu'Honorius d'Autun l'identifie avec la « Fleur des Champs » dont parle le *Cantique de Salomon*, qui fut toujours regardée comme figure emblématique du Christ.

Le manteau, le vêtement rouge était déjà dans la très ancienne Antiquité l'attribut des princes souverains, c'est pourquoi, dans le prétoire de Pilate, ses persécuteurs jetèrent sur les épaules du Sauveur humilié une étoffe écarlate : *Et*

[1] Saint Jérôme, *Œuvres*. — *Correspondance*. Trad. H. Martin, p. 515.
[2] Livre de la Genèse, XLIX, 11.
[3] Isaïe, *Prophétie*, LVIII et suiv.
[4] Saint Jean, *Apocalypse*, XIX, 13.
[5] Voir L. Lambin, La Flore des grandes Cathédrales de France, p. 64.

induunt eum purpura... et ceperunt salutare eum : Ave, Rex Judeorum[1]. Au Moyen-Âge, les juges suprêmes étaient aussi vêtus de rouge parce qu'ils avaient pouvoir de punir de mort, et de même les bourreaux qui répandaient le sang de par l'autorité des premiers. C'est pourquoi sans doute saint Brunon d'Asti donne la couleur rouge comme attribut à la Justice.

Les Chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, dits aujourd'hui de Malte, se revêtaient jadis d'un habit rouge pour aller au combat, parce que leur Ordre était né là où coula le sang du Seigneur, et parce qu'ils devaient se souvenir d'être toujours prêts à verser le leur pour son service.

Moins connus, les moines Johannites étaient aussi enrobés de rouge « Il y a, dit le protestant Alexandre Ross, un ordre de Ioannites qui portent un habit rouge, pour représenter le sang de Christ, et sur la poitrine d'iceluy un calice tissu, pour montrer que nos péchés sont lavés dans son sang[2] ».

Aucune fleur de nos régions ne convenait mieux que l'humble Coquelicot pour symboliser ces vêtements, mémoriaux eux-mêmes du sang rédempteur, et dont les chrétiens d'autrefois comprenaient le sens emblématique comme ceux d'aujourd'hui comprennent celui des vêtements liturgiques noirs, rouges, blancs ou violets dans les offices de l'Église.

VI. — LA ROSE ROUGE

La *Rose* fut chargée par l'esprit humain d'un grand nombre de sens symboliques superposés dont il sera longuement parlé dans le *Floraire* général du Christ. Nous n'avons à parler ici que de la rose rouge, celle que tout le Moyen-Âge a nommée « la Rose de la Passion ».

Au XIIe siècle, déjà, la *Vigne Mystique*, que plusieurs, la faisant un peu plus ancienne, ont attribuée à la plume de saint Bernard, consacra sept chapitres à « *la Rose de la Passion* » en tant qu'emblème du sang divin, qui coula de la circoncision de Jésus au coup de lance du Calvaire, par sept effusions, dit l'auteur. Le septième chapitre commence ainsi… « Et cette large blessure, de son côté sacré, n'y apercevez-vous point encore une rose, quoique la rougeur en soit tempérée par l'eau qu'il a laissé échapper[3] ? ». Cette rose écarlate, éclose dans l'ouverture du côté divin et dans le bouillonnement du sang de chacune des quatre autres grandes blessures du Crucifié, nous la trouvons célébrée par les arts jusqu'au déclin du pur et grand symbolisme chrétien, au cours du XVIe siècle.

Chez les chrétiens d'Égypte, antérieurement à l'Islamisme, les plaies du Seigneur étaient représentées symboliquement par des roses ou par des églantines ;

---

[1] Saint Marc, *Évangile*, XVI, 17-18.
[2] Alex. Ross, *Les Religions du Monde*, trad. de Thomas La Grue, Amsterdam, 1666, p. 253.
[3] *Vitis mystica*, XXXV-XLL, trad. Apollinaire de Valence, Paris, Bouniol, 1865, p. 311-330.

c’est ainsi que sur une fresque de Deir-el-Abiad des fleurs rosacées marquent, au bois de la Croix, la place des plaies divines[1] (Fig. V).

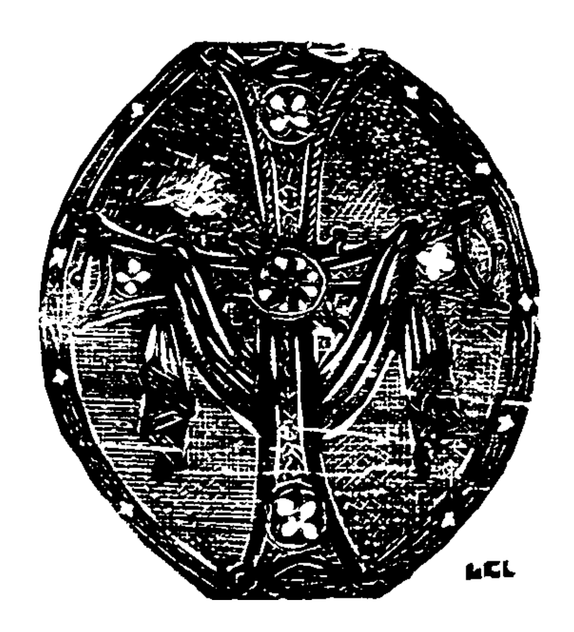


Fig. V. — Motif central d’une fresque à Deir-el-Abiad (Ve-VIe s.).
Voir G. Lefebvre, *Dict. d’Archéol. Chrét. loc. cit.*

Cette Rose de la Passion, Barbier de Montault l’a relevée aussi sur un fer à hosties du XIIe siècle, et sur un autre du XIIIe, provenant de saint Médard de Thouars[2] (Deux-Sèvres). En ce même temps, de nombreux chevaliers de France et des nations voisines placèrent sur leur écu la croix cantonnée de quatre roses, en tant que Signaculum Domini : Un écusson aux *Arma Christi* peint sur un manuscrit de la Bibliothèque de l’Arsenal, à Paris, qui est du XIVe siècle, nous présente un ensemble des Instruments de la Passion dans lequel la Rose marque l’emplacement des cinq blessures de Jésus[3].

Autres exemples : Deux documents allemands du XVe siècle, publiés par le P. Richstaetter, représentent le premier, le Cœur divin transpercé par la lance, entouré par une sorte de « Chapelet des Cinq Plaies » où chaque blessure est figurée dans le calice d’une rose (Fig. VI) ; le second, est fait d’un ange qui tient une rose relevée verticalement, dans laquelle repose le Cœur de Jésus, source du sang rédempteur[4] (Fig. VII).

[1] Cf. G Lefebvre, *Deir-el-Abiad*, in *Dict. d’Archéol. Chrét*. t. IV, vol. I, col. grav. 3663.
[2] Mgr Barbier de Montault, *Traité d’Iconographie Chrétienne*, t. II, p. 155-156.
[3] Bibl. Arsenal, Paris, no 288.
[4] K. Richstaetter, Deutschc herz Jesu Gebete de XIV und XVe Iahrhunderts, 1921, p. 38 et 51.



Fig. VI. — Document allemand publié par le R. P. K. Richstaetter, *op. cit*.



Fig. VII. — Document allemand publié par le R. P. K. Richstaetter, *op. cit*.

Je dois au P. Léon de Lyon, Conservateur du Musée Franciscain de Rome, un autre document germanique un peu moins ancien que les précédents et sur lequel nous voyons aussi au centre d'une rose, le Cœur transpercé verticalement par la lance (Fig. VIII).

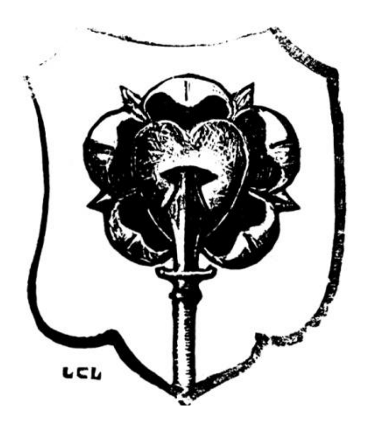


Fig. VIII. — Document germanique communiqué par le R. P. Léon de Lyon.

Sur certaines œuvres d'art du XVe siècle, on voit même le Rosier tout entier, et fleuri des cinq roses évocatrices, tel celui qu'un sculpteur de Rodez a stylisé sur le

blason divin placé au pied de la statue du Christ, en la cathédrale de cette ville (Fig. IX).



Fig. IX. — Les Cinq Roses sur un écusson sculpté sous les pieds de la statue du Christ debout en la cathédrale de Rodez. XVe siècle. D'après un dessin anonyme.

Le XVIe siècle continua, au moins dans sa première moitié, la même tradition, et l'une des plus expressives figurations est celle de la Sainte-Lance, sur un canon d'autel brodé en l'abbaye royale de Fontevrault pour Charles de Lorraine, archevêque de Reims : l'arme sacrée s'érige toute droite et, le long de sa hampe, le sang tombe en grosses gouttes qui se transforment à son pied, en une large rose (Fig. X).



Fig. X. — Détail de l'ornementation d'un canon d'autel du cardinal Ch. de Lorraine, XVIe siècle.

Quelques exemples se rencontrent encore aux deux siècles suivants en des œuvres populaires encore un peu traditionnelles, telle cette curieuse croix processionnelle de Levens, en Provence, qui porte en trophées la plupart des objets cités dans les récits évangéliques de la Passion, et, à son centre, le Cœur de Jésus sur une rose stylisée[1] (Fig. XI).

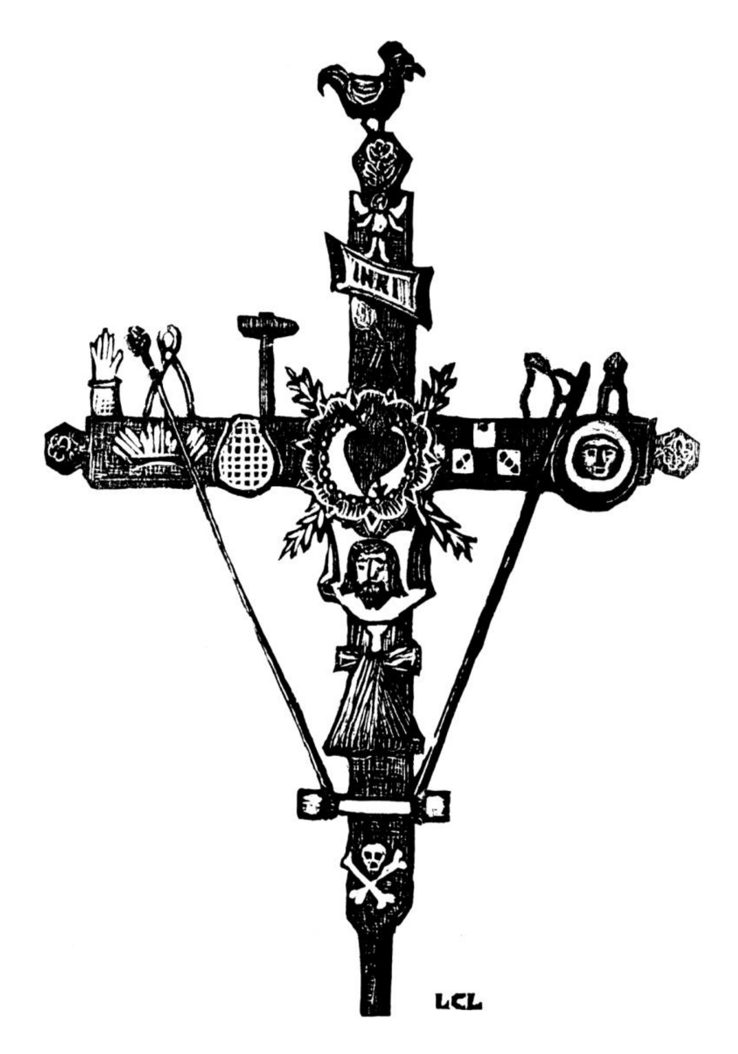


Fig. XI. — Croix processionnelle de Levens (Alpes-Maritimes). XVIIe-XVIIIe s.).

Depuis cette époque, le symbolisme passionniste de la Rose a disparu en Europe occidentale ; peut-être s'est-il un peu mieux conservé dans les contrées danubiennes : le document le plus récent que j'ai pu recueillir vient de Valachie. C'est un dessin d'une tombe du XIXe siècle, signé Lancelot et daté de 1860. Une grande rose y remplit le carrefour central d'une croix, et quatre autres marquent la place des clous (Fig. XII). C'est bien le type traditionnel[2].

[1] Communication de M. l'Abbé J. Catteau, de Nice. 1924.
[2] Bibl. du Comte de Monti de Rezé, Château du Fief-Milon, Le Boupère (Vendée).

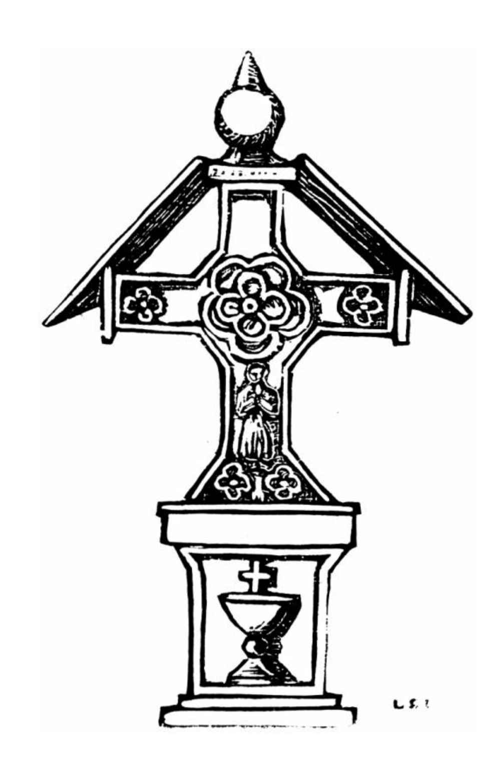


Fig. XII. — Tombe d'un cimetière de Valachie (XIXe siècle).

La Rose Rouge est donc incontestablement l'un des emblèmes iconographiques du Sang de Jésus-Christ et de ses blessures, de la principale, notamment « la blessure toujours vivante au flanc du Crucifié[1] ».

VII. — L'AMARANTE

Plusieurs variétés de cette plante forment une famille dotée d'une aire d'habitat fort étendue, puisque les Amarantes fleurissent des Indes jusqu'en Extrême-Occident. Les plus belles sont celles dénommées l'*Amarante Fournaise*, qui est rouge feu ; l'*Amarante Crète de Coq*, de diver- ses teintes rouges : l'*Amarante Soleil Levant* dont les fleurs et les feuilles mêmes sont rouge carminé ; l'*Amarante Queue de Renard*, d'un beau rouge sang, qui fut plus particulièrement celle du symbolisme populaire en Occident. Ses fleurs s'épanouissent en épi paniculé et leur panache terminal retombe comme une gerbe de stalactites de sang coagulé.

L'Amarante possède cette propriété qui retint de très bonne heure l'attention des hommes, qu'étant coupées et desséchées, ses fleurs gardent leur couleur, et qu'elles retrouvent leur fraicheur, et leur tige sa verdeur, quand on laisse tremper celle-ci dans l'eau : « *Armaranthum purpureum* dit Matthiolus, est une manière d'espi rouge, plus on le tond, plus il devient beau…. Estant sec, après qu'on ne trouve plus de fleurs, le mettant tremper en l'eau, il reverdit, et sert à faire chapeau et bouquet en hyver[2]… ». Voilà pourquoi cette fleur fut appelée par les anciens Grecs du nom d'*Amarantos*, « celle qui ne se flétrit pas », ce qui explique qu'on en fit l'un des emblèmes de la « *Perpétuelle durée* », de « l'*Immortalité* ».

---

[1] Marcel Prévost, *La retraite ardente*, éd. Flammarion, p. 74.
[2] Matthiolus, *Com. sur Dioscoride*, liv. IV, chap. L, II, éd. de 1655, p. 390.

L'Amarante, consacrée plus tard par le peuple chrétien à l'évocation du Sang divin, à cause de sa couleur, joignit à ce rôle emblématique, en raison de son symbolisme antique, le rôle, aussi, de symboliser la perpétuelle durée de l'efficacité rédemptrice comme nous verrons plus tard le dessin symbolique des « Trois Enceintes » figurer l'immensité infinie de sa portée.

VIII. — L'ADONIDE

Tous les mythologues ont conté le malheur d'Adonis, cet éphèbe admirable que Vénus aima, et qu'un sanglier déchira férocement de ses redoutables défenses[1].

En tombant sur le gazon, les gouttes du sang d'Adonis, dit encore la Fable, se changèrent en autant de fleurs inconnues jusqu'alors qui gardèrent depuis à l'admiration des hommes, enveloppée dans leur délicate fragrance, la beauté du sang d'Adonis. Cette fleur de si merveilleuse origine serait, disaient les anciens, notre *Anémone rouge* à laquelle les botanistes ont donné le nom d'*Adonis Æstivalis*, l'*Adonide*, que les campagnards, en Italie, appellent encore la « Goutte de Sang[2] ».

Plus chrétiens, les dialectes de nos régions méridionales de France appellent l'Adonide le « Sangue de Diou », le « sang de Dieu[3] ». Il n'y a donc point à épiloguer : l'Adonis pourprée est entré ainsi dans le Floraire du Christ Jésus. Fut-ce par la voix d'un humaniste de Montpellier, ou par celles d'un jardinier de la vallée de l'Aude, d'un hobereau de Gascogne ? Qu'importe, puisque l'inspiration fut heureuse et que notre folklore de France y gagna, pour sa part, de mettre une fleur de plus, dans la gerbe du Rédempteur.

IX. — LA LYCHNIS

Dans le *Floraire* général, nous verrons cette plante rattachée au symbolisme du Christ illuminateur des âmes, comme nous avons vu l'Escarboucle appelée parfois, par les anciens Grecs, *Lychnites*[4], attaché à celui de son sang. Citons-la seulement ici comme ayant été en relation de souvenir avec la Passion du Seigneur, d'où le nom qui lui est vulgairement donné partout de *Lychnis-Croix de Jérusalem*[5].

X. — LA GENTIANE

Une courte mention aussi à la *Gentiane*. Connue par ses remarquables propriétés médicinales que Gentius, roi d'Illyrie au II[e] siècle avant notre ère, aurait découvertes, la Gentiane présente en sa racine, une particularité qui n'a point échappé aux anciens herboristes chrétiens et l'a fait entrer, par leur voie et par les

---

[1] Voir notamment, Mario Meunier, *La Légende des Dieux*.
[2] Cf. Ang. de Gubernatis, *Mythologie des Plantes*, t. I, p. 285.
[3] X... *Remèdes et recettes*, p. 32.
[4] Lucien, dans *La Déesse de Syrie*, l'appelle : *La Lampe, lychnis*.
[5] Voir catalogues Vilmorin-Andrieux, Paris ; et tous autres.

sentiers du Folklore, dans le domaine de l'Emblématique du Christ douloureux, sous le nom de *Gentiane Croisette*, ou *Gentiane croisetée*.

Le vieux Matthiolus s'en explique ainsi : « Elle produit à la cime des fleurs rouges qui environnent le sommet de la tige. Sa racine est blanche et longue et fort amère au gout : et elle est pertuisée deçà et delà en plusieurs lieux, à mode de croix, dont elle a pris le nom de *Cruciata*[1] ».

XI. — LA PASSIFLORE

Voici enfin, gracieuse infiniment, la plus singulière des fleurs consacrées à la mémoire des souffrances du Sauveur. Son entrée dans la Flore Christique n'est pas très ancienne puisqu'il est reçu généralement que cette plante fut introduite en Europe par les premiers moines espagnols revenus de l'Amérique ; et c'est un fait qu'ils acclimatèrent en Espagne la Passiflore du Nouveau-Monde qui fut connue d'abord en France sous le nom de *Grenadille*, en raison du royaume de Grenade, première terre européenne qui la vit fleurir. Je reproduirai ailleurs les documents qui semblent indiquer que l'on connût en Occident, un peu plus tôt, soit par les Croisades soit par les premiers voyageurs qui revinrent du Sud et du Centre de l'Asie, la Passiflore qui croit dans cette partie du monde.

Il n'en reste pas moins certain que ce fut au XVIe siècle que cette fleur étrange commença à jouir, chez les Catholiques d'Occident, d'une vogue qui débuta tout d'abord, pour prendre l'expression d'Edmond Joly, par « crucifier les doigts fins des vierges espagnoles[2] ». C'est que, se penchant sur elle pour l'effeuiller, le peuple, par les yeux de son amour vit dans les organes qui la constituent la forme vénérée de presque tous les objets qui intervinrent dans le supplice du Fils de Dieu ; la couronne épineuse, les marteaux et les clous, la croix, le vase du breuvage amer, et enfin le Cœur même du Sauveur soutenu par la pointe de la lance. La Passiflore, dit Huysmans, « fleur unique d'un bleu qui violit et dont l'ovaire simule la croix, les styles et les stigmates, les clous ; les étamines, les marteaux ; les organes filamenteux, la couronne d'épines ; elle renferme en un mot tous les instruments de la Passion[3] » (Fig. XIII).

---

[1] Matthiolus, *Commentaires sur Dioscoride*, liv. III, chap. III.
[2] Ed. Joly, *Théotokos. — Marie dans l'Art*, p. 78.
[3] Huysmans, *La Cathédrale*, éd. Crès, Paris, 1920, t. II, p. 72.

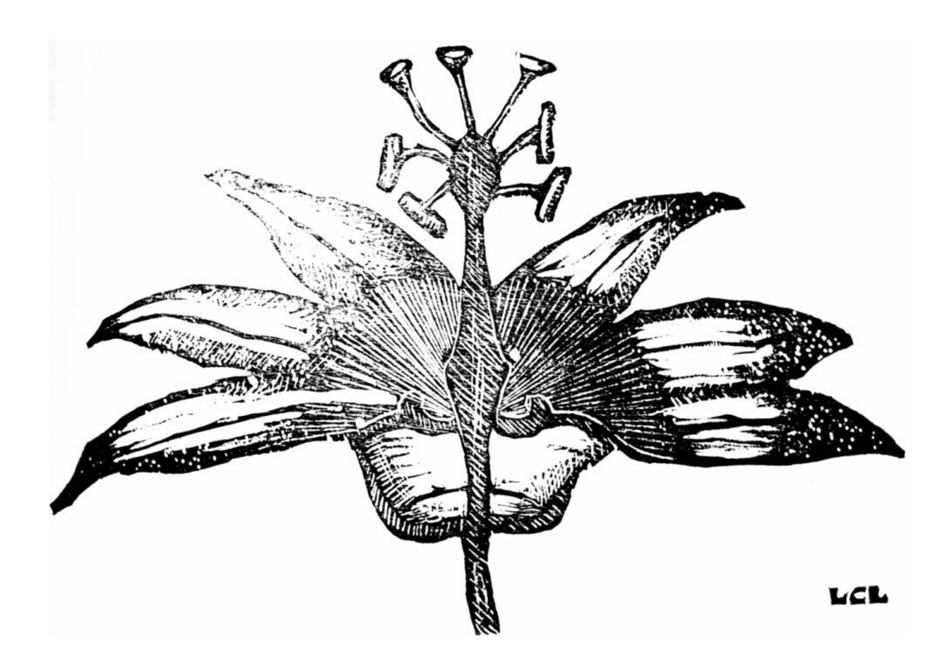


Fig. XIII. — Coupe théorique d'une fleur de Passiflore. Grandeur réelle.

XII. — LA FLEUR DU PAULOWNIA

Le *Paulownia*, originaire du Japon, ne fut introduit en Europe que dans nos derniers siècles, et reçut son nom actuel de Anna Paulownia, fille du Tzar Paul I de Russie, qui régna de 1796 à 1801. L'entrée de cette fleur dans le Floraire du Christ ne saurait donc être ancienne ; le témoignage du R. P. Léon de Lyon, m'a convaincu pourtant que, dans certains milieux conventuels, tout au moins, des contrées danubiennes, la fleur japonaise jouit aujourd'hui d'une affectation allégorique réelle : Elle interprète le deuil de la Mère de Jésus, à l'ensevelissement de son Fils.

Nous verrons ailleurs comment, dans les mêmes régions, la forme des feuilles et du fruit du Paulownia l'ont fait attacher à l'emblématique du Cœur de Jésus-Christ. Nous n'avons à parler ici que de sa fleur (Fig. XIV).



Fig. XIV. — La fleur du Paulownia.

Les Évangélistes nous disent que Joseph d'Arimathie ayant demandé à Pilate le corps du Seigneur, celui-ci le lui accorda. Joseph fit donc déclouer le Sauveur de sa croix, pour l'ensevelir. Les mêmes auteurs sacrés précisent aussi que Madeleine et Marie, mère de Joseph, assistaient à cette funèbre scène, mais ne parlent pas de Marie, la mère de Jésus, néanmoins, saint Jean ayant écrit qu'avant le dernier soupir du Supplicié, sa mère se tenait avec lui-même au pied de la croix, l'art chrétien, dès le premier millénaire, plaça toujours Marie parmi les témoins de la descente de croix, et vers la fin du Moyen-Âge, il la figura assise à terre avec le cadavre de son fils sur ses genoux. Grande fut et reste grande, la faveur de ce thème dans la statuaire et dans la piété catholiques : les « Vierges de Pitié » seront désormais de tous les temps.

Et c'est à cette Vierge douloureuse que des âmes émues ont consacré la fleur du Paulownia. Sa couleur mauve, d'un mauve bleuâtre très doux, convient à la résignation surhumaine de Celle qui avait eu la force de gravir le Calvaire à la trace sanglante de son fils, et d'y rester jusqu'à la fin. Maintenant, les fleurs du Paulownia emboitées les unes dans les autres, retenues l'une à l'autre par un fil et se rejoignant en cercle, sont placées chaque année, en mai, au col et au front des statues de la Mère qui pleure sur le cadavre déchiré, troué et raidi de son Fils.

Laissons maintenant le rideau tomber sur cette vision d'ensemble des fleurs évocatrices de la tragédie rédemptrice : c'est un poème écrit, peint et sculpté par nos Pères avec toute leur foi et leur plus ardent amour.

Loudun (Vienne).

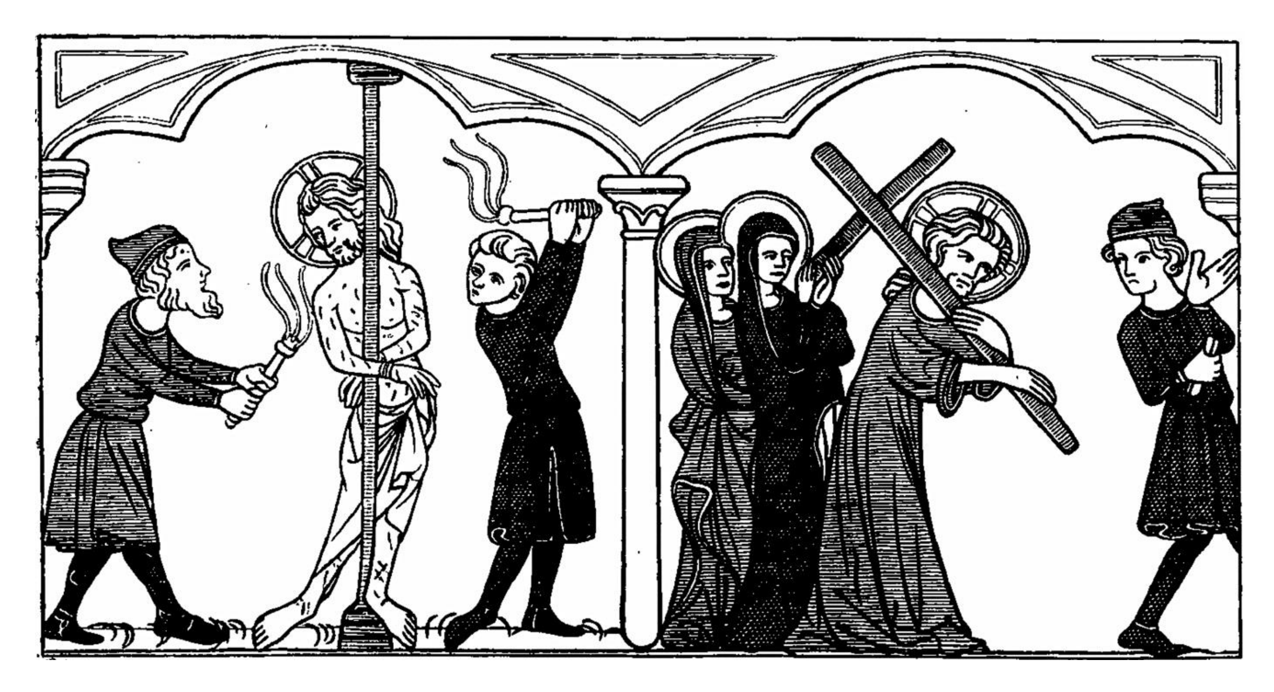
L. CHARBONNEAU-LASSAY.



DOCUMENTATION ANNEXE.

P. 1, note 5 : Chapitre I. — Le Millepertuis et les Verges.

Jacques-Camille Broussolle, *Le Christ de la Légende Dorée*, Paris, 1904, p. 254, fig. 225. Ms. B. N. Fr. n° 185.



La Flagellation et la Marche au Calvaire. XIVe s.

P. 1, note 6 : Chapitre I. — Le Millepertuis et les Verges.

Émile Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen-Âge en France*, Paris, 1922, p. 110.



P. 4, note 1 : Chapitre II. — La Fraise et le Fraisier.

Alphonse Labitte, *Les manuscrits et l'art de les orner*, Paris, 1803, p. 322.

<u>Branches fleuries et fruits de fraisier, XVe s.</u>



A la scē hostie.
O salutaris hostia
q̄ celi pandis ostium
bella premit hostilia
da robur fer auxilium.
Uni trinoq; dnō
sit sempiterna glā
qui vitā sine termīo
nobis donet in patrā.
V. Cibavit eos ex adi
pe frumenti R. Et de
petra melle saturavit
Deus q̄ oz. eos.
nobis sub sacra
mento mirabili pas
sionis tue memoriā
reliquisti tribue qs:
ita nos corporis et
sanguinis tui sacra
misteria venerari
ut redēptōis tue fruc
tū in nobis iugiter
sentiam⁹. Qui v. r. r.